

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

rfpsy@spp.asso.fr / 01 43 29 26 20
21 rue Daviel 75013 PARIS

Arguments des numéros à venir

La Revue française de psychanalyse publie cinq numéros par an. Le premier numéro fait l'objet d'un colloque chaque début d'année.

Le numéro Deauville : il s'appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque fermé) disponibles sur demande par mail (rfpsy@spp.asso.fr).

Le numéro CPLF : seules les personnes ayant assisté au congrès peuvent proposer un texte pour publication (calibrage spécifique : 15 000 s. max.).

Argument RFP n° 1/2020

Date limite de remise des textes : 1^{er} septembre 2019

Calibrage : 30.000 signes

Résumé : 1.000 signes

L'enfant modèle

Argument – L'enfant modèle

Pascale NAVARRI – Hélène SUAREZ LABAT

Siggi, un enfant en or

L'enfant modèle... C'est la première fois qu'un numéro de la RFP est entièrement consacré à ce thème. En effet, il nous a paru nécessaire de le mettre au travail, à un moment où le modèle de la psychanalyse est de nouveau relancé dans ses contradictions, remis en cause dans les institutions soignantes, qu'elles s'occupent des traitements d'enfants, d'adolescents ou d'adultes.

L'enfant modèle, dans le langage courant, évoque le monde de la Comtesse de Ségur où les petites filles comme Camille sont « bonnes, gentilles, aimables » entièrement soumises aux injonctions éducatives des adultes pour lesquels elles sont un constant « faire-valoir ». La jeune Sophie, animée par la curiosité infantile, cède à ses pulsions « sadiques », échappe à cette forme de dressage. Elle se révèle enfant modèle de la première topique, polymorphiquement perverse, pétrie d'agressivité, de sauvagerie, menteuse, voleuse, elle rejoint la deuxième topique lorsque la détresse s'abat sur la petite fille de 4 ans, la répétition traumatique de la séparation et de la perte de

l'objet s'ajoutent à cette complexité qui illustrent les différents chemins empruntés par le sexuel infantile (André, 2018).

QUEL SERAIT LE PRIX A PAYER POUR ETRE UN ENFANT MODELE ?

Pierre Bourdier (1972) s'intéresse justement à l'hypermaturation des enfants de parents malades mentaux, contraints dans leur développement de s'accrocher à la réalité objective que leurs parents ont perdu de vue. Michel Fain (1974) met en avant l'impératif de prématuration qui déclenche la mise en jeu de défenses précoces pour mettre à l'écart les sources d'excitations non métabolisables, venant autant d'un environnement inadéquat que des exigences de la pulsionnalité non contenues par l'objet. Michel Ody (2013) signale le développement cognitif prématuré des enfants précoces pour éteindre une pulsionnalité qui réveille chez la mère des mouvements incestueux intolérables...

L'enfant modèle, dans un autre sens, c'est celui qu'a construit la psychanalyse... Il y a quarante ans, en 1979, dans la Nouvelle Revue de Psychanalyse, André Green faisait part de ses interrogations, de ses craintes concernant l'évolution de la psychanalyse contemporaine, des voisinages incertains de celle-ci. Les multiplicités du modèle de l'enfant dans la psychanalyse faisaient dire à A. Green : que faire de l'enfant que Freud a mis dans les bras des psychanalystes ?

L'enfant comme modèle épistémologique de la psychanalyse est-il à différencier des autres modèles, de l'enfant de l'observation, du développement ? De l'enfant modèle imaginaire ? Voire de l'enfant neuronal ? L'enfant « hyper »... actif, l'enfant « dys » ne sont-ils pas aussi confrontés à tous ces modèles plus ou moins implicites...

Faut-il que les psychanalystes d'enfants, sollicités de plus en plus pour la relance de la croissance psychique de l'enfant modèle aux prises avec l'assignation à l'hyper adaptation, puissent conserver la liberté de penser, d'écouter en séance la métapsychologie des processus ? L'enfant comme modèle de la psychanalyse exige-t-il un retour à son épistémologie, qu'il s'agit de clarifier, de réaffirmer, de réinitialiser dans sa cohérence, à un moment de l'histoire où les mots anciens peuvent trouver des sens nouveaux ? (Kahn, 2018).

On trouve dès les *Trois Essais* (1905) la critique de Freud concernant la négligence de l'infantile au profit de la préhistoire des ancêtres, de l'hérédité dominante à l'époque. Freud doit à Hans (5 ans) d'avoir pu construire les mécanismes de défenses de la phobie (1909), structure dont on retrouvera plus tard les principaux éléments à travers les développements qu'en fera Lacan (1957). C'est en interrogeant l'enfance de Léonard (1910) qu'il fera apparaître la constitution des sublimations et c'est en regardant son petit-fils Ernst qu'il découvre la portée du jeu de la bobine (1920). Si l'on met en perspective les récentes découvertes sur la génétique et l'épigénétique, le débat est sensiblement relancé sur ces relations tumultueuses entre hérédité et sexualité infantile... Avec la récente (début du XXI^e siècle) possibilité d'éditer le génome, et l'épigénèse qui met elle aussi de mieux en mieux en lumière le rôle de l'environnement dans l'expression des gènes; l'idée de l'enfant « parfait » débarrassé dès avant sa naissance des maladies héréditaires conduirait-elle à choisir les critères du bébé modèle ? La place et la fonction de l'objet dans la construction psychique pourraient-elle relancer les mouvements d'emprise ? (Denis, 1992).

Or c'est bien la psychanalyse de l'enfant qui a contribué à révéler les nombreuses mises en liens, du corps à la pensée, ce qui a permis chez l'adulte, dans l'analyse de l'après-coup, de qualifier la nature de l'inscription de ces mouvements primitifs entravant la construction des triangulations œdipiennes.

L'enfant comme modèle de la psychanalyse n'est pas tout à fait le même selon les courants psychanalytiques, du fait de l'évolution et l'approfondissement de la pensée psychanalytique au fil des décennies. Citons les principaux, anna-freudien, ferenczien, kleinien, winnicottien, malherien, lacanien, bionien, tustinien, chacun de ces courants construit en filigrane son enfant modèle et ses

techniques du maniement du transfert. L'hétérogénéité du modèle demeure d'actualité... Est-ce que le sexuel infantile, ses intrications et ses désintrications (Ribas, 2017) constitueraient une invariance qui pourrait tenir lieu de terre natale ?

Retrouver ces différences, comme ces similitudes permet de relancer les éclaircissements, applications et orientations (Freud, 1932) concernant la psychanalyse d'aujourd'hui. Parmi ces différences, on peut retenir des modes singuliers de traitements du transfert et particulièrement du transfert négatif (Green, 1990), du traitement du trop d'excitation menant aux pertes des limites (Mises, 1980), sources potentielles de désorganisations psychiques, somatiques, entravant les processus de pensée (Fain, Kreisler, Soulé, Szwec). Les difficultés à entrer en latence, (Denis, 2011 ; Guignard, 2010), à organiser le refoulement, affectent l'économie de l'enfant, et de sa famille qui cherche de plus en plus rapidement des diagnostics modèles. Serait-ce sous l'effet d'une « culture de l'accélération » caractéristique de l'expérience actuelle de la modernité ? (Rosa, 2013).

Les changements technologiques ont toujours amené des transformations psychiques. Comment le modèle de l'enfant en psychanalyse peut-il contribuer davantage à penser cette accélération des modes d'investissements de la vitesse du traitement des sensations et des affects, en mal de représentations du tiers ? Les voies d'expressions privilégiées sont souvent l'attaque du corps propre ou celui de l'autre, particulièrement à l'adolescence où les remises en question du moi et ses identifications sont si sensibles, la recherche d'instances autoritaires serait-elle une parade aux processus de changement pas suffisamment intériorisés ? (Lagache, Diatkine, Cahn, Cialvaldini) À l'inverse, l'injonction à être un enfant modèle dans l'emprise d'un environnement totalitaire incarne l'avenir, le culte de l'idéologie dominante. Faut-il pour survivre que l'enfant modèle se dédouble, se dissocie ?

Un enfant modèle oublié est celui de la psychose infantile, perdu dans les méandres des nouvelles classifications, on le rencontrera rarement. Souvent confondu avec l'enfant autiste ou gravement dysharmonique, comment la psychanalyse peut-elle contribuer à réfléchir à ces mutations cliniques ou nosographiques ? Est-ce que l'approfondissement des mécanismes de l'introjection du sadisme primaire ou de leurs non intégrations pourrait être source de nouvelles lectures ? Tout comme Melanie Klein pour le jeune Dick avait douté du diagnostic de démence précoce, ce qui l'a orientée sur le chemin des dépressions de l'enfance, des états maniaco-dépressifs.

Un des courants de la psychanalyse française a été incarné à divers titres par Serge Lebovici. En collaboration avec René Diatkine (1954), il a exploré les fantasmes originaires chez l'enfant, confirmé leur vivacité profonde, aussi bien chez l'enfant que chez l'adulte, organisateurs de l'économie psychique. Les fantasmes originaires gardent-ils leur invariance malgré les nouvelles parentalités ?

Un air de liberté pour l'enfant modèle de la psychanalyse fut apporté par Winnicott dans l'analyse de la découverte d'une troisième aire, celle du jeu, de la nature de ses projections, de l'investissement de l'intermédiaire, du transitionnel comme espace de création, potentiellement à l'abri des incursions de l'environnement. C'est aussi en interprétant le jeu et ses distorsions que Winnicott reconnaît chez l'enfant, mais aussi chez l'adulte déjà étudié par Helene Deutsch (1934) l'enfant modèle qui cache à travers une parfaite soumission des clivages profonds de l'intégration du self. Le faux self est un masque qui permet de survivre au désespoir, de réprimer des affects qui ne sont pas en mesure de se lier aux représentations. Quels regards novateurs sur le jeu et ses distorsions pourraient apporter les psychanalystes d'enfants à propos de la compréhension des difficultés à organiser le jeu et ses vérités ? Les jeunes générations d'analystes d'enfants, d'adolescents, d'adultes seront-elles conduites à puiser dans les archives du mouvement psychanalytique pour se saisir des enjeux du passé au service des enjeux actuels et de leur avenir ?

Continuer le chemin de la connaissance de l'enfant modèle de la psychanalyse (Soulé, Lebovici) devrait-il s'articuler entre la rencontre psychanalytique avec l'enfant, ses espaces de jeux et la rencontre chez l'adulte des traces de l'infantile, redécouvertes dans l'ombre de l'amnésie infantile et du transfert ? Comme le rappelait J.-B. Pontalis en 1979, *l'écart fait jeu* : il y a souvent un couloir entre la chambre des parents et la chambre des enfants, les enfants adorent jouer dans les espaces intermédiaires, mais pas tous... Ou bien ils l'ont oublié lorsqu'ils sont devenus grands...

Pascale Navarri
5 rue Marius Jauffret
13008 Marseille
p.navarri@wanadoo.fr

Hélène Suarez Labat
6 rue Leibnitz
75018 Paris
suarezlabath@hotmail.com

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- André J., « L'enfant de la psychanalyse », *Annuel de l'APF* 2018/1 (Annuel 2018), p. 11-12 DOI 10.3917/APF181.0011
- Bourdier P., L'hypermaturation des enfants de parents malades mentaux : problèmes cliniques et théoriques, *Revue française de psychanalyse*, t. XXXVI, n° 1, 1972.
- Cahn R., *L'Adolescent dans la psychanalyse*, Paris, Puf, 2002.
- Ciavaldini A., L'agir : un affect inachevé, in *L'Affect*, Paris, Puf, « Monographie de psychanalyse », 2005.
- Denis P., *De L'âge bête, la période de latence*, Paris, Puf, 2011.
- Deutsch H., Un type de pseudo-activité (« Comme si »), *Les « comme si » et autres textes (1933-1970)*, Paris, Éditions du Seuil.
- Diatkine R., L'enfant dans l'adulte ou l'éternelle capacité de rêverie, *Revue française de psychanalyse*, t. LIII, n° 3, 1994, p. 641-648.
- Freud S. (1905 d), *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, trad. fr. P. Koepfel, Paris, Gallimard, 1987 ; *OCF.P*, VI, 2006 ; *GW*, V.
- Freud S. (1909 b), Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (le petit Hans), *Cinq Psychanalyses*, trad. fr. M. Bonaparte, R. M. Loewenstein, Paris, Puf, 1977 ; *OCF.P*, IX ; *GW*, VII.
- Freud S. (1910 c), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, trad. fr. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, Paris, Gallimard, 1987 ; *OCF.P*, X, 1993 ; *GW*, VIII.
- Freud S. (1920 g), Au-delà du principe de plaisir, *Essais de psychanalyse*, trad. fr. J. Laplanche, J.-B. Pontalis, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque », 1982 ; *OCF.P*, XV, 1996 ; *GW*, XIII.
- Freud S. (1932) *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. fr. Rose-Marie Zeitlin, Paris, Folio Essais, 1989.
- Green A., L'enfant modèle, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 19, Paris, Gallimard, 1979.
- Khan L., *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, Paris, Puf, 2018.
- Kreisler L., Soulé M., Fain M., *L'enfant et son corps*, Paris, Puf, 1974.

- Lacan J., La relation d'objet et les structures freudiennes, *Bulletin de psychologie*, transcription par J.-B. Pontalis, 1957.
- Lebovici S., Diatkine R., Étude des fantasmes chez l'enfant, *Revue française de psychanalyse*, t. XVIII, n° 1, 1954, p. 108-159.
- Ody M., *Le Psychanalyste et l'Enfant, de la consultation à la cure psychanalytique*, Paris, In Press, 2013.
- Pontalis J.-B., La chambre des enfants, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 19, Paris, Gallimard, 1979.
- Ribas D., *Les Déliaisons dangereuses*, Paris, Puf, 2017.
- Rosa H., *Accélération, une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2013.
- Rostopchine S. Comtesse de Ségur., *Les Malheurs de Sophie*, Paris, Hachette, « La bibliothèque rose », 1858.
- Szwec G., Les procédés autocalmants par la recherche répétitive de l'excitation, *Revue française de psychosomatique*, n° 4, Paris, Puf, 1993.
- Thorez P., *Les Enfants modèles*, Paris, Lieu commun, 1982.
- Winnicott D.W., *Jeu et Réalité*, Paris, Puf, 1971.

Argument RFP n° 2/2020

Date limite de remise des textes : 1er novembre 2019

Calibrage : 30.000 signes

Résumé : 1.000 signes

Deux

Argument – Deux

Aline COHEN DE LARA – Jean-François GOUIN

Qui a deux femmes perd son âme

Qui a deux maisons perd sa raison

Éric Rohmer, *Les Nuits de la pleine lune*

De l'alignement « deux par deux » au « deux et deux font quatre », en passant par les dichotomies universelles (le bien et le mal, la thèse et l'antithèse), le « deux » peut susciter des représentations variées. Il s'affirmerait pour certains comme facteur d'ordre et d'harmonie, pour d'autres comme facteur de conflit, et renvoie tout autant à l'analogie qu'à l'antinomie, à la complémentarité ou à l'opposition. Loin d'être une notion psychanalytique, la référence au « deux » imprègne la théorie comme la pratique clinique et ce de multiples façons. Si la

représentation du couple émerge souvent en premier lieu, la question de sa composition reste ouverte.

Dès 1895, dans « L'Esquisse », Freud fait se rencontrer un nourrisson en état de désaide (*hilflosigkeit*) et un être secourable, le « *nebenmensch* ». Érigé parfois en modèle de relation duelle, voire fusionnelle, le couple « être en détresse – être secourable » revêt souvent les apparats du mythe de l'unité perdue et rassurante, déniait castration et séparation. Il faudrait le reconstituer sans cesse afin de retrouver symétrie et équilibre. Cette symétrie désirée au sein du couple fait, à travers le temps, les beaux jours des poèmes et des chansons d'amour, glorifiant la nostalgie des jours heureux et qu'on voudrait éternels.

L'objet primaire, s'il partage le plaisir avec l'enfant, apporte aussi l'altérité que lui confère sa sexualité d'adulte, et donc des possibilités conflictuelles. La mère serait ainsi pour Freud « la première séductrice », introduisant à travers les soins précoces des signifiants « énigmatiques », sources externes de la pulsion (Laplanche) et du même coup la possibilité d'un autre, d'un tiers.

Relation nécessairement asymétrique, c'est dans sa fonction d'« autre » irrémédiable et la reconnaissance de sa propre vie psychique que le *nebenmensch* s'inscrit comme facteur de croissance pour l'enfant. La complexité des relations, dans ce « deux » primordial, ne préfigure-t-elle pas ce que sera la « scène primitive » comme modèle organisateur de la vie psychique ? La scène « originaire », à savoir le fantasme de relations sexuelles entre les parents, est citée comme principal fantasme originaire, et depuis « L'homme aux loups » (Freud 1915), a tendance à en être le prototype.

Nous sommes nés de « deux », et d'un « deux » hétérosexuel, jusqu'à nouvel ordre. Ce sont les particularités de la dépendance primitive, après un long travail de complexification et de métabolisation, qui permettront de pointer les connexions avec la scène primitive. Ces particularités, dans leur version négative, seraient en partie à l'origine de dépendances aliénantes, d'indépendances forcenées, d'impossibilités de vivre à deux et même parfois, comme l'âne de Buridan, d'impossibilités de choisir entre deux.

La notion de « réciproque », plutôt que celle de « symétrie » s'affirmerait pour marquer la différence nécessaire, entre les protagonistes. Jean-Luc Donnet (2005) propose la forme « on parle d'un enfant », pour que l'exclusion impliquée par la sexualité parentale soit supportable. Mais, afin que l'organisation de la scène primitive prenne une forme suffisamment transitionnelle, il faudrait que la relation première à l'objet ait pu s'organiser dans ce que René Roussillon (2004) revisite après d'autres et propose de réunir sous la forme « d'homosexualité primaire en double ». Celle-ci impliquerait la rencontre et la construction avec un objet double de soi, à la fois semblable et autre. Semblable pour se vouloir éprouver les mêmes états d'être, autre pour se présenter comme miroir d'ajustement.

Cet autre, semblable et différent, n'est pas sans évoquer la figure de l'ami. Ce qui peut apparaître enviable harmonie s'enrichit d'inadaptations, d'oppositions et de désaccords. L'emblématique « parce que c'était lui, parce que c'était moi » (Montaigne, 1553) pour aboutir à la rédaction des *Essais*, dut passer au moulin de l'humilité et de la confrontation. « Loin que l'amitié de La Boétie ait été un accident de la vie, il faudrait dire que Montaigne et l'auteur des *Essais* sont nés de cette amitié et qu'en somme, pour lui, exister c'est exister sous le regard de son ami » (Merleau Ponty, 1960). Aussi idyllique fût-elle, cette relation dans laquelle les âmes « ne retrouvent plus la couture qui les a jointes » ne se déroula pas cependant sans quelques fils de discorde pour « frotter et limer sa cervelle à celle d'autrui » (*Les Essais*).

Et au sein du couple Freud-Fliess, contemporain de l'écriture de « L'Esquisse » et donc de la notion de *nebenmensch*, ne voit-on pas un Freud modeste et humble se présenter à son ami en « personnage en quête d'auteur... » (Pirandello). Fliess fut-il le *nebenmensch* « soutenant

l'avancée de l'œuvre freudienne » (Schneider, 2011), jusqu'à ce que querelles et dissensions aboutissent à une séparation créative ? Si l'enfant cherche un auteur de lui-même, ordinairement auprès de ses parents, cette place glisse après coup sur l'ami privilégié. Par la suite, un lieu insularisé se crée, au sein duquel les deux amis s'entendent pour considérer les autres comme « étrangers ». Ce phénomène ne se développe-t-il pas chez les enfants et adolescents en quête de « meilleur copain » ou de « meilleure copine » ? Peut-on dire que Freud joue le couple contre le groupe (Dorra, 1994) ? Et cette île tranquille, abri solide contre les tempêtes, n'annonce-t-elle pas le cabinet de l'analyste et l'attention « flottante » qui s'y installe ?

Derrière la figure de l'ami, se profile aussi celle du double, « cet étranger vêtu de noir qui me ressemblait comme un frère » (Musset). Âme, ombre, diable, reflet, gémellité, délire du double, autant de spectres à travers lesquels l'homme essaierait de conjurer la menace que représente sa destruction inéluctable. Après Otto Rank (1914), Freud reprend et approfondit le thème dans « L'inquiétante étrangeté » (1919). Il y montre son rôle médiateur entre angoisse d'anéantissement et angoisse de castration, entre narcissisme primaire et stades évolutifs du moi. La figuration du double serait un vestige du narcissisme initial, et pour certains « un témoin des potentialités du moi face aux effets destructurants de la pulsion de mort » (Couvreur, 1997).

Bion repère dans « Le jumeau imaginaire » des parties du moi détachées par clivage et réinventées par le sujet, et de M'Uzan, avec le « jumeau paraphrénique », fait l'hypothèse d'un temps antérieur à la rencontre du nourrisson avec le monde extérieur, celui de la séparation du sujet avec lui-même. Dans les quelques pages de « L'inquiétante étrangeté » consacrées au double, sont abordés les principaux concepts auxquels renvoie la thématique : narcissisme, relation primaire à la mère, homosexualité, compulsion de répétition et lutte contre l'angoisse d'anéantissement. La figure du double est un mode de dégagement privilégié de l'identification primaire, entre la présence de la mère et son absence, celle-ci organisant chez l'enfant « la censure de l'amante » et pour elle-même l'oscillation entre « le bébé de jour et le bébé de nuit » (Braunschweig et Fain, 1971). Elle intéresse en premier lieu le psychanalyste en tant qu'activité de représentation, de mise en place du spéculaire et de facteur de stabilisation de l'identité dans certaines analyses « aux limites de l'analysable », ou dans certaines cures d'adolescents. César et Sara Botella (2001), montrent l'analyste au travail, dans une position dite « en double », qui prend pleinement en compte l'impensable et appelle sa capacité de régression formelle jusqu'à un mode de pensée hallucinatoire, analogue au rêve mais dans le temps même de la séance.

Emprunte d'une séduction réciproque, la relation à deux est pour certains référée à une bisexualité « qui donne à chacun son semblable du sexe refoulé » (Fédida, 2004). Pourtant, il semble qu'il ne suffise pas de voir la différence (différence des sexes et des générations), il faudrait aussi l'entendre. N'est-ce pas parce que Narcisse, fasciné par son reflet, n'entendait plus Écho qu'il plongeait dans le néant de l'onde ? Introduisant la dissymétrie dans la relation analytique, Freud va donner à l'écoute le pouvoir d'entendre « l'inouï » en se démarquant du visible via le dispositif divan-fauteuil. Cette disposition, marque de la différence, se révélait susceptible d'accueillir les illusions, sans être captive de leur séduction.

Être « deux », être « à deux » se révèle ainsi d'une grande complexité, en témoigne le nombre croissant de personnes qui ne parviennent pas à vivre à deux, qui le souhaiteraient pourtant et multiplient les essais infructueux. L'être « deux », comme le mariage, semble être pour le meilleur et pour le pire. Il réunit deux entités, deux personnalités, parfois deux cultures, deux langues, exposant les protagonistes à en construire dans le meilleur des cas une infinie richesse et dans le pire une désolation. Confronté à une réalité contemporaine, (mariage pour tous, couples recomposés, PMA, mais aussi migrants, jetés dans la contrainte d'élaborer une double

appartenance géographique...), l'être « deux » nous impose une réflexion, laquelle englobe de multiples domaines et en particulier les modalités de la cure analytique.

Tout au long de son œuvre, Freud a maintenu une position dualiste, affirmant la nécessité d'une tension entre deux pôles, d'un balancement entre deux. Emprunté à la physique, il utilise le terme de polarités, qui s'illustrent à travers des couples d'opposés (sadisme-masochisme, exhibitionisme-voyeurisme, actif-passif, masculin-féminin, plaisir-déplaisir, principe de plaisir-principe de réalité...) constituant l'ossature mobile de la théorie psychanalytique. Tous ces couples, s'ils peuvent renvoyer à l'opposition moi/non-moi, ne s'y réduisent pas. Sur le plan pulsionnel, la première théorie met en jeu l'opposition entre pulsions du moi (autoconservation) et pulsions sexuelles, tandis que la seconde distingue pulsion de vie et pulsion de mort. Sur le plan des instances, si à la première topique formalisée en 1900 (ICS, PCS, CS) succède en 1920 la seconde (ça, moi, surmoi), Freud pour autant ne renonce jamais à aucune des deux. Quant aux représentations spatiales de l'appareil psychique, elles sont toujours composées de trois instances, une tiercéité nécessaire pour rendre compte de la complexité d'un fonctionnement qui ouvre au monde et ne peut se contenter d'un dualisme.

Si un plus un font deux dans certaines conditions mathématiques, il n'est pas certain qu'il en aille de même en psychanalyse. C'est de cette complexité dont nous souhaitons débattre dans ce numéro de notre revue.

Aline Cohen de Lara
30 Rue des cinq diamants
75013 Paris
aline.cohendelara@orange.fr

Jean-François Guoin
80 Quai Jacques Bourgoin
91100 Corbeil-Essonnes
gouinjf73@orange.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bion W.R., « Le jumeau imaginaire », *Réflexion faite*, Paris, Puf, « Bibliothèque de psychanalyse », 2002 [1967].
- Botella C. et S., *La Figurabilité psychique*, Paris. Éditions In Press, « Explorations psychanalytiques », 2007.
- Braunschweig D., Fain M., *La Nuit et le Jour. Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 1975.
- Donnet J-L., *La Situation analysante*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 2005.
- Couvreur C., *Le Double*. Avant-propos, Paris, Puf, « Monographies de la Revue Française de Psychanalyse », 1998.
- Dorra M., *Le Masque et le Rêve*, Paris, Flammarion, 1994.
- Fédida P., D'une essentielle dissymétrie dans la psychanalyse, *Bisexualité et Différence des sexes*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1973.
- Freud S. (1950 c (1895)) Esquisse d'une psychologie scientifique, *La Naissance de la psychanalyse*, tr. fr. Anne Berman, Paris, Puf, [1956] 2002.
- Freud S. ([1914, [1918 b)], À partir de l'histoire d'une névrose infantile, *OCF.P*, XIII, 2005, p. 2-119.

Freud S. (1919 *h*) L'inquiétant, *OCF-P*, XV, 2002, p. 147-188.

Merleau-Ponty M., *Signes*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2001 [1960].

Montaigne M. de, *Essais*, Livre 1, chap. 28, Paris, Gallimard 2007 [1553].

Musset A. de, La nuit de décembre, *Les Nuits*, Paris, Le livre qui parle, 2007 [1835-1837].

Rank O., Don Juan et le Double, *Études psychanalytiques*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1973 [1914].

Roussillon R., La dépendance primitive et l'homosexualité primaire « en double », *Revue française de psychanalyse*, t. LXVIII, n° 2, Mai 2004.

Schneider M., *La Détresse aux sources de l'éthique*, Paris, Seuil, 2011.

Argument RFP n° 3/2020

Date limite de remise des textes : 1^{er} janvier 2020

Calibrage : 30.000 signes

Résumé : 1.000 signes

Analyse terminable ?

Argument – Analyse terminable ?

Paul DENIS

Certes toute cure psychanalytique se termine un jour, que ce soit, au pire, par une rupture ou le départ — voire la disparition — de l'un ou l'autre des deux protagonistes de l'aventure. Mais le plus souvent un certain état du patient et une certaine façon de penser de l'analyste conduisent ceux-ci à décider de la fin des séances. Pourtant toutes ces analyses ne se sont pas « terminées » en ce sens qu'une fin naturelle, aboutissement d'un processus fécond, ne semble pas s'être développée. Une telle fin ne préjuge pas cependant de la poursuite d'une évolution autonome qui peut aboutir à une « terminaison » en après coup... Beaucoup d'analyses seraient ainsi terminables bien qu'interminées, et on peut se demander si le but essentiel du déroulement d'une cure n'est pas précisément de rendre celle-ci « terminable » fût-ce *a posteriori*.

Mais quels sont les éléments qui peuvent laisser penser qu'une analyse est ou sera « terminable » ? On peut envisager évidemment des éléments « positifs » ; par exemple le développement des associations libres, l'accueil fait aux interprétations de l'analyste et le sort processuel qui leur est donné par le patient ; en particulier l'analyse du transfert négatif. Mais on en arrive vite à un inventaire qui recense plus des buts souhaitables, idéaux, ou des « critères » de

fin d'analyse. Pour Freud : « Au lieu de rechercher comment se produit la guérison par l'analyse [...] il faudrait poser [à l'analyste] la question ainsi : quels sont les obstacles qui s'opposent à la guérison par la psychanalyse » (Freud 1937c). Le caractère terminable d'une analyse serait alors lié à la levée des principaux obstacles à son développement. Mais lorsque Freud met en avant l'idée que la « force pulsionnelle constitutionnelle et la modification défavorable du moi, acquise dans la lutte défensive, au sens d'une dislocation et d'une restriction, sont des facteurs défavorables à l'action de l'analyse et qui peuvent prolonger sa durée dans une impossible conclusion » (Freud, *ibid.*), on est gagné par le pessimisme car dislocation et restriction du moi semblent des éléments *a priori* peu malléables ; l'analyse des résistances, leur variété et leurs résurgences sous différentes formes, offre des perspectives plus optimistes puisqu'il est des résistances analysables...

Mais il est clair que pour qu'une analyse soit terminable il faut qu'elle ait commencé. Jean-Luc Donnet a bien montré la disjonction radicale entre le début manifeste de la succession des séances et le début du processus analytique qui peut précéder de beaucoup le contact avec le divan ou apparaître alors que le protocole de l'analyse est déjà installé (Donnet, 1998). C'est évidemment le début processuel qui compte et peut annoncer une fin possible, début processuel qu'il faut servir, mais il est des attitudes contre-transférentielles qui sont de nature à en stériliser les promesses. À l'inverse, selon le mot de Michel Neyraut, il peut y avoir des analyses interminables d'emblée (cité par Donnet, *op. cit.*).

Une autre voie est de se pencher sur la forme qu'a pu prendre le processus analytique et à chercher à en apprécier le potentiel évolutif en faveur d'une fin « naturelle ». Freud, qui a cependant avancé la grossesse comme métaphore du processus analytique, se montre, dans « Analyse avec fin et analyse sans fin », quelque peu sceptique quant au développement d'une telle issue : « [...] demandons-nous en effet s'il y a vraiment pour l'analyse un terme naturel et s'il nous est possible de la mener jusqu'à ce terme » (Freud, *op. cit.*). Jean-Luc Donnet, caricaturant la position du Freud de 1937, l'exprime ainsi : « La psychanalyse, ça marche, ça peut finir, et ça finit quand ça finit » (Donnet, *op. cit.*). Certes Freud cite Ferenczi mais en disant qu'il s'agit là de « rassurantes paroles » : « L'analyse n'est pas un processus sans fin ; grâce aux connaissances et à la patience de l'analyste, elle doit pouvoir être amenée à son terme naturel. » Ferenczi ajoute que ce succès dépend de la conscience que l'analyste doit avoir « de ses propres égarements et de ses propres erreurs » et qu'il puisse dominer « les points faibles de sa personnalité ». Il est tentant de suivre ce point de vue mais surtout de l'étendre de façon générale au rôle du contre-transfert : il n'y aurait pas alors d'autre limite au développement d'une analyse, vers sa fin « naturelle », que le contre-transfert de l'analyste.

C'est le contre-transfert qui pourrait induire des modalités relationnelles et transférentielles dont le potentiel évolutif serait faible. Il ne s'agit pas tant ici « d'égarements ou d'erreurs » ni de « points faibles de la personnalité », que de l'installation silencieuse, torpide, de modalités transféro-contre-transférentielles qui fixent le mouvement ou ne lui laissent qu'un champ d'expression borné ; elles peuvent être confortables aux deux protagonistes de la cure, mais limitent le polymorphisme du transfert et son mouvement. Une certaine dimension relationnelle peut prendre le pas sur un transfert évolutif analysable.

C'est en somme aussi à la *morphologie* de la relation transféro-contre-transférentielle qu'il faudrait s'intéresser. L'analyste peut être comme pris au piège d'un investissement particulier de la part de son patient, investissement qui obère celui du monde interne et dont la valeur transférentielle est comme submergée par l'excès. Ainsi Christian David évoque une ébauche de perversion affective dans le transfert chez un patient qui s'est mis à surinvestir affectivement ses séances « au point de déclarer qu'il n'a jamais ressenti autant d'intensité de vie intérieure et de plaisir qu'avec moi et dans ce cadre qu'il aime » (David, 1999).

À l'inverse le même auteur note la possibilité de mouvements où une différenciation s'opère : « mouvement évolutif qui reproduit, dans le transfert [...] la genèse de l'investissement positif de l'altérité d'un objet significatif. [...] Moment décisif où la perception "favorable" de l'identité de l'autre confirme et précise les contours de l'identité propre... » (David, *ibid.*). Moments où se dégagent l'une de l'autre la personne de l'analyste et l'analyste objet du transfert. De tels moments — reconnaître que l'analyste n'est « ni père ni bandit mais un médecin à Passy » (Queneau, 1937) — peuvent laisser présager d'une fin « naturelle » à l'analyse.

Paul Denis
199 Bd Saint-Germain
75007 Paris
paul.denis54@orange.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- David Ch., Le travail de l'affect, contribution permanente à la mentalisation. Remarques autour de la perversion affective, *Revue française de psychanalyse*, t. LXIII, n° 1, 1999, p. 13-23.
- Donnet J.-L., Analyse avec début et analyse sans début, *Revue française de psychanalyse*, t. LXII, n° 1, 1998.
- Freud S. (1937 c), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, *Résultats, Idées, Problèmes*, II, trad. fr. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris, Puf, 1985 ; *GW*, XVI.
- Queneau R., Chêne et chien ?, in *Chêne et chien ? suivi de Petite cosmogonie portative et de Le Chant du styrène*, Paris, Gallimard, 1969 [1937].

Argument RFP n° 4/2020

Date limite de remise des textes : 1^{er} avril 2020

Calibrage : 30.000 signes

Résumé : 1.000 signes

Pulsion de vie

Pulsion de vie

Martine GIRARD* et Benoît SERVANT**

* Psychiatre des hôpitaux honoraire au CHU de Toulouse, membre de la SPP.

** Psychiatre chef de service de l'hôpital de jour soins études de la clinique Georges Heuyer (Paris), psychanalyste membre de la SPP (Suresnes).

Pulsion de vie, mais quelle vie, quand le vivant se caractérise plus par la cessation de ses fonctions – la mort – que par leur existence (Canguilhem) et qu'un vitalisme triomphant a pu recouvrir ce paradoxe ?

Aux commencements il n'y avait que faim et amour (*Liebe*) (Freud, 1910i, p. 182). La faim méritait à peine le nom de pulsion au regard de l'émergence conceptuelle de la notion : cette force constante qui pousse au-delà de l'objet du besoin et lie la naissance du psychique aux intermittences de l'excitation somatique. Et le scandale de la sexualité infantile ouvrait à la logique de l'après-coup : la pulsion sexuelle vient s'encaster dans l'immaturation de l'ordre vital qu'il sera impossible de saisir psychanalytiquement en deçà du sexuel venu le recouvrir (Laplanche, 1982). Asymétrie entre pulsions sexuelles et pulsions d'autoconservation ou du moi, parfois appelées alors confidentiellement pulsions de vie dans les Minutes de la Société psychanalytique de Vienne.

Mais pourquoi le tournant des années 20 restera-t-il celui de l'avènement de la pulsion de mort comme réponse aux impasses de la compulsion de répétition, alors qu'il est aussi celui de l'avènement officiel de la pulsion de vie par regroupement des pulsions sexuelles et des pulsions d'autoconservation (ou de l'une de leur composante) ? Dans pulsion de vie, aussi, il y a d'abord pulsion – l'un des concepts fondamentaux de la psychanalyse. Pour Udo Hock c'est bien la poussée furieuse de la pulsion qui est en jeu dans ce tournant. « À la pulsion sexuelle essentiellement perverse et polymorphe des *Trois Essais*, s'oppose donc une pulsion de vie effrénée, *der alles erhaltende Eros*, à laquelle s'ajoutent désormais les pulsions d'autoconservation » (Hock, 2007, p. 75).

En 1920, Éros est donc élevé au rang de concept et, si nous suivons Dominique Bourdin, apparaît avant tout comme une force témoignant de la *tension* inhérente à la vie, dynamique processuelle continue entre deux polarités aux multiples visages : individuel et supra-individuel, somatique et culturel, rassemblement unifiant du principe de liaison et individualisation disruptive du principe de plaisir ; tension philosophique enfin entre solipsisme et pensée du cosmos (Bourdin, 2008). Tension déjà chez Paul Ricœur lecteur de Freud entre persévération de l'individu y compris monocellulaire dans son être et ouverture à l'altérité (Ricœur, 1995), que nous retrouvons dans la pensée philosophique et scientifique sur le vivant par opposition à l'inerte propre à l'inorganique ou à la mort.

Chez les philosophes, avec en particulier la tension entre le besoin et la création, le clos et l'ouvert chez Bergson, mais aussi entre la vie et la mort, telle que Canguilhem propose de

comprendre la fonction normative du vivant dans *La Connaissance de la vie* : « Entre le vivant et le milieu, le rapport s'établit comme un débat où le vivant apporte ses normes propres d'appréciation des situations, où il domine le milieu, et se l'accommode » (cité par Worms, 2009, p. 369).

Mais en 1920 il s'agit pour Freud d'autre chose que de penser le vivant. Et l'une de ses grandes hésitations – à la fois condensée dans ce texte et déployée de façon diachronique – concernera le statut des pulsions d'autoconservation : depuis la possible « opposition entre pulsions du moi (de mort) et pulsions sexuelles (de vie) » (Freud, 1920g, p. 316) au fait qu'avec l'introduction du narcissisme le moi lui-même est investi de libido et « qu'il en est même le berceau originel » (Freud, 1930a, p. 304).

Dès lors, il maintiendra l'axe épistémologique du matérialisme et de la conflictualité « entre l'inlassable tendance expansive de l'Éros et la nature en général conservatrice des pulsions » (*id.*) visant à restaurer un état antérieur de non-vie. Contre le danger d'une force de vie indifférenciée et univoque, nommément contre Jung, mais aussi contre la tentation de l'héritage romantique d'une philosophie exaltant la puissance démiurgique de la *Natur*. Monisme vers lequel s'était acheminé la synthèse nietzschéenne de l'affirmation de la Volonté de puissance (Assoun, 2008a, p. 176).

Pour Paul Denis la théorie des pulsions « de vie » découlerait des « postulats biologiques » du tournant de 1920 : de forces psychiques elles deviendraient forces de la nature « dans une démarche métabiologique et non métapsychologique » (Denis, 2002, p. 1805). Mais ce tournant n'est-il pas avant tout affirmation d'un *logos* que s'emploiera à liquider « la déferlante du *bios* » de l'idéologie nazie pervertissant les termes de « pulsion » et de « pulsion d'autoconservation » au service d'une naturalité pulsionnelle de la race et de la sauvegarde de son « espace vital » (Kahn, 2018) ?

Ainsi, à l'encontre de la romantisation manichéenne d'une pulsion « de vie » qui tendrait à la vie, vie n'est « qu'un déterminant différentiel nécessaire pour penser » le conflit pulsionnel fondamental à travers l'intrication et la désintrication, et « la psychanalyse ne saurait accrédi-ter le moindre nouveau discours de la vie » (Assoun, 2008b, p. 306).

Mais Freud aurait-il déplacé sur l'opposition pulsion de vie/ pulsion de mort les conflits de but entre autoconservation et sexualité, désir d'enfant et désir sexuel, survie de l'individu et de l'espèce (Guillaumin, 2002) ? C'est ici que Nathalie Zaltzman postule une « pulsion anarchiste », ce mouvement qui tire sa force de la pulsion de mort et la retourne contre elle, force ultime de résistance, lorsque toute forme de vie possible s'écroule (Zaltzman, 1999) ; et que Vassilis

Kapsambélis soutient, à partir de la clinique des désorganisations, qu'une part des pulsions du moi reste irrémédiablement rattachée à la pulsion de mort (Kapsambélis, 2018).

Reste enfin que la force liante demeure l'exclusive des pulsions sexuelles, « pulsions de vie proprement dites » (Freud, 1920g, p. 312), que Freud n'a jamais postulé d'autre énergie que la libido, et que de nombreux auteurs s'accordent, au-delà des principes de plaisir et de réalité, sur un principe de liaison passant avant la recherche de plaisir et articulant pulsion de vie et fonction objectalisante (Green, 2007) ; avec au fondement de la vie psychique le noyau masochique érogène primaire, de vie (Rosenberg, 1997).

Éros, agent de liaison dans le conflit pulsionnel fondamental entre pulsion de vie et pulsion de mort ? Autant de considérations dont nous n'avons pas épuisé la complexité et ouvrant à nombre de questions actuelles posées aux psychanalystes :

- Le soin : il a pu faire l'objet de débats serrés chez les psychanalystes. Mais comment rester vivant sans parler trop vite de *mort psychique* face à l'enfouissement défensif d'un noyau de survie derrière une vertigineuse immuabilité ? Degré zéro du soin entre *réanimation* qui ne soit pas activisme et effacement attentif qui ne soit pas indifférence, maintien des conditions de surgissement d'un signe de vie.
- La clinique analytique : nous aurions à déployer toutes les figures des désintringations délétères et des impasses d'Éros dans son lien au moi et à l'objet ; l'enjeu est alors pour nos patients qu'ils puissent en premier lieu retrouver une cohérence, une unité interne, des limites, voire des défenses suffisantes (Letarte, 2018), qui leur permettent de renouer un commerce avec l'objet jusque là trop menaçant. Cela passe réciproquement par une réceptivité suffisante de l'analyste (Roussillon, 2012), qui leur redonne confiance dans l'adéquation du monde à leurs besoins, la possibilité d'un équilibre narcissico-objectal si souvent en souffrance, à l'adolescence en particulier (Jeammet, 2002), condition d'une expression plus libre de la pulsion de vie. La nécessité vitale d'un accordage mieux tempéré entre le moi et son objet, y compris soignant ou analyste, n'est-elle pas ce qui fonde toute ambition thérapeutique ?
- L'amour, autre nom d'Éros, devrait avoir toute sa place ici. C'est de l'amour que naissent (théoriquement) les enfants, et donc que se perpétue (ou se perpétuait jusqu'à récemment) l'espèce. Et pourtant, il est aussi associé à la sexualité la plus crue, et aux menaces de la maladie et de la domination, sinon de l'agression. Mais la part d'une intersubjectivité

inconciliable avec la sauvagerie de la pulsion à l'égard de son « objet » n'est jamais bien loin, et l'embrassement amoureux quasi cosmique de ceux qui sont seuls au monde voisine avec la violence passionnelle et le crime du même nom. Sous son nom d'*agapè*, ou de *philia*, il a pu paraître un temps suspect, comme tous les « bons sentiments », y compris aux psychanalystes. N'est-il pas la manifestation la plus éclatante de la pulsion de vie, quand l'ouverture la plus grande à l'altérité vient féconder l'épanouissement le plus complet de l'individu, *erôs*, *agapè* et *philia* ?

- La sublimation, comme l'amour, dans ses formes accomplies, ne réalise-t-elle pas au mieux une autre destinée de la pulsion de vie quand le souffle de l'inspiration et de la créativité la plus personnelle se donne irrémédiablement à l'épreuve de l'altérité ? L'art contemporain tient-il ces promesses ? Et le progrès scientifique ne suscite-t-il pas la crainte d'échapper à ses créateurs ? Mais au croisement d'un traumatisme collectif et intime Philippe Lançon ne vient-il pas avec *Le Lambeau* (Gallimard, 2018) de nous offrir œuvre, de vie ? Et en deçà de toute œuvre la créativité n'est rien de plus pour Winnicott qu'un regard neuf sur le monde, « un mode créatif de perception qui donne le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue », même au bébé (Winnicott, 1975, p. 91).

Le risque de « dévoiement » de la pulsion de vie ne tient-il pas à chaque fois à ce qu'elle perdrait cette réceptivité à l'altérité qui en fait l'essence ? Expression univoque d'un « principe de plaisir » égocentrique, sans contrepartie et désobjectalisant, qui prétend aller jusqu'au bout de sa « satisfaction » et semble gouverner la vie économique mondialisée, sans considération pour la destruction de la planète qui l'accompagne ?

Mais inversement, ne sommes-nous pas redevables à Freud d'avoir, après Hegel, réhabilité le négatif, gage de vie par la tension qu'il autorise, et en tout premier lieu par l'altérité nourricière et vivifiante de l'inconscient ?

Martine Girard
16 rue Falguière
31000 Toulouse
girard.m@chu-toulouse.fr

Benoît Servant
53 Bd Henri Sellier
92150 Suresnes
benoit.y.servant@wanadoo.fr

- Assoun P.-L., *Freud et Nietzsche*, Paris, Puf, 2008a.
- Assoun P.L., Métapsychologie in A. de Mijolla et S. de Mijolla (dir.), *Psychanalyse*, Paris, Puf, 2008b, p. 235-309.
- Bourdin D., Éros et les pulsions de vie, in C. Le Guen, *Dictionnaire freudien*, Paris, Puf, 2008, p. 480-508.
- Canguilhem G., <http://www.universalis.fr/encyclopedie/vie/>
- Denis P., Un principe d'organisation-désorganisation, *Revue française de psychanalyse*, t. LXVI, n° 5, 2002, p. 1799-1808.
- Freud S. (1910 *i*), Le trouble de la vision psychogène dans la conception psychanalytique, *OCF.P*, X, 1993.
- Freud S. (1920 *g*), Au-delà du principe de plaisir, *OCF.P*, XV, 1996.
- Freud S. (1930 *a*), Le malaise dans la culture, *OCF.P*, XVIII, 1994.
- Guillaumin J., Intrication et désintrication au sein des pulsions de vie entre pulsions du moi et pulsions sexuelles, *Revue française de psychanalyse*, t. LXVI, n° 5, 2002, p. 1809-1823.
- Green A., *Pourquoi les pulsions de destruction ou de mort ?*, Paris, Éditions du Panama, 2007.
- Hock U., Laplanche Trieb, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 1, 15, 2007, p. 73-84.
- Jeammet P., Spécificités de la psychothérapie psychanalytique à l'adolescence, *Psychothérapies*, 2002/2, p. 77- 87.
- Kahn L., *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, Paris, Puf, 2018 ; <https://www.rfpsy.fr/entretien-laurence-kahn/>
- Letarte P., *Entendre la folie*, Paris, Puf, 2018.
- Kapsambélis V., Désorganisations et destructivité, *Revue française de psychosomatique*, 54, 2, 2018, p. 95-112.
- Laplanche J., *Vie et Mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1982.
- Ricœur P., *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1995.
- Rosenberg B., *Masochisme mortifère et Masochisme gardien de la vie*, Paris, Puf, « Monographies de psychanalyse », 1999.
- Roussillon R., *Manuel de pratique clinique*, Paris, Elsevier-Masson, 2012.
- Winnicott D.W., *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1975.
- Worms F., *La Philosophie en France au XX^e siècle. Moments*, Paris, Gallimard, 2009.
- Zaltzman N., *De la guérison psychanalytique*, Paris, Puf, 1999.